Margaret FULLER, *Des femmes en Amérique*/ Claudette FILLARD, *Elizabeth Cady Stanton. Naissance du féminisme américain à Seneca Falls*

Isabelle Lacoue-Labarthe

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/clio/11357>

DOI : 10.4000/clio.11357

ISSN : 1777-5299

Éditeur

Belin

Édition imprimée

Date de publication : 1 juillet 2013

ISBN : 978-2-7011-7781-6

ISSN : 1252-7017

Référence électronique

Isabelle Lacoue-Labarthe, « Margaret FULLER, *Des femmes en Amérique*/ Claudette FILLARD, *Elizabeth Cady Stanton. Naissance du féminisme américain à Seneca Falls* », *Clio. Femmes, Genre, Histoire* [En ligne], 37 | 2013, mis en ligne le 02 septembre 2013, consulté le 24 avril 2022. URL : <http://journals.openedition.org/clio/11357> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/clio.11357>

Ce document a été généré automatiquement le 24 avril 2022.

Tous droits réservés

Margaret FULLER, *Des femmes en Amérique*/ Claudette FILLARD, Elizabeth Cady Stanton. *Naissance du féminisme américain à Seneca Falls*

Isabelle Lacoue-Labarthe

RÉFÉRENCE

Margaret FULLER, *Des femmes en Amérique*. Traduction, annotation et postface de François Specq, Paris, Éditions Rue d'Ulm, collection « Versions françaises », 2011, 115 p.

Claudette FILLARD, *Elizabeth Cady Stanton. Naissance du féminisme américain à Seneca Falls*, Lyon, ENS Éditions, 2009, 224 p.

- 1 Différents textes de Margaret Fuller et Elizabeth Cady Stanton, deux féministes américaines parfois oubliées de l'historiographie au profit notamment de Susan B. Anthony (dont le nom reste associé à l'amendement qui a accordé, aux États-Unis, le droit de vote aux femmes) ont récemment fait l'objet de traductions en français et d'une édition critique éclairante. Si la lecture parallèle de leurs textes fait apparaître des traits communs entre les deux militantes, parcours et convictions présentent néanmoins d'évidentes différences.
- 2 *Des femmes en Amérique* est d'abord publié en juillet 1843, sous le titre « The Great Lawsuit : Man versus Men, Woman versus Women » dans la revue *The Dial*, dont Margaret Fuller a été rédactrice en chef de 1840 à 1842 ; il est ensuite étoffé pour devenir, en 1845, *Woman in the Nineteenth Century*, premier « texte américain à explorer les dimensions, non seulement politiques et économiques, mais philosophiques, du féminisme » (commentaire du traducteur, p. 76). Margaret Fuller, « une des premières journalistes aux États-Unis », y établit un état de la situation des femmes, rapprochée de celle des esclaves, dénonce avec virulence le sexisme ordinaire à l'œuvre dans la

société américaine et formule propositions de réformes et vision de l'avenir. L'éclairage de François Specq, professeur à l'École normale supérieure de Lyon, permet de resituer ce texte dans le contexte du renouveau religieux et intellectuel que connaissent les États-Unis à partir des années 1820-1830, notamment à travers le mouvement transcendantaliste dont Margaret Fuller est une des figures de proue. Et c'est bien l'intérêt de cette œuvre dense, parfois absconse, d'une écriture caractéristique de l'ensemble du courant transcendantaliste (p. 80-81), nourrie de références mythologiques, historiques, littéraires (Emerson, Schiller, Ovide...) ou bibliques, que de proposer non pas une seule profession de foi féministe, mais un projet beaucoup plus vaste de nouvelle société.

- 3 Au fondement de cette ambition réside la foi dans le pouvoir des femmes à changer le monde, si cessent enfin discriminations et infantilisation sexistes – dénoncées à travers divers exemples par la journaliste –, qui réduisent la moitié de l'humanité au silence et à l'oppression. Si elle met en parallèle le sort des Noirs et des Indiens, également victimes d'une révolution américaine guère plus réussie que la française (p. 14-15) pour Margaret Fuller, néanmoins, les femmes ont un rôle particulier à jouer et constituent l'avenir des hommes. Il est temps de reconnaître leur rôle dans l'histoire – Fuller en donne quelques exemples – et de surmonter l'incapacité de la société américaine à recevoir sereinement les revendications féministes, à aborder autrement que de manière « vague » (p. 18) l'aspiration de nombreuses femmes à davantage de liberté, avec « Dieu seul pour guide et pour juge » (p. 33), et à sortir des stéréotypes qui assimilent féminité et maternité et rendent incompatibles la charge de faire et d'élever des enfants et la participation à la vie publique. Margaret Fuller compte sur les femmes pour faire bouger les lignes, convaincue du manque d'élévation des hommes pour se libérer de leurs schémas de pensée (p. 26-27).
- 4 Son approche est aussi nuancée que « moderne » : sans pour autant défendre l'idée d'une féminité existant en soi, elle récuse la nécessité pour les femmes de s'identifier aux hommes, mais préconise pour les premières de trouver enfin « ce qui leur convient à elles » (p. 34), dans la diversité de leurs origines et de leurs parcours. Sa manière de déconstruire les stéréotypes de « la » femme ou de « la » mère, souvent superposables, correspond exactement à ce qu'entreprennent aux États-Unis et en Europe, plus d'un siècle plus tard, les premières études féministes et les études de genre : rendre visibles les « silences de l'histoire »¹, dans leur pluralité. Son approche n'est jamais victimisante : les femmes ont toujours eu du pouvoir (p. 35), mais pas le pouvoir occulte et maléfique qu'on leur accorde volontiers.
- 5 Les revendications de Margaret Fuller articulent sphère domestique et espace public – la première n'ayant aucune vocation à échoir aux seules femmes – puisqu'elle préconise soit le célibat volontaire (p. 58), garant de l'autonomie féminine, soit l'avènement d'un nouveau mariage reposant sur l'amour et l'union spirituelle (p. 36-37) et permettant aux femmes de s'accomplir comme individus à part entière. Le texte s'achève d'ailleurs sur une affirmation qui résume le féminisme de Margaret Fuller : une femme ne doit être « absorbée par aucune relation », fût-elle amoureuse, mais rester « centrée sur elle-même », pour s'épanouir, ou, comme le précise le commentaire concis et toujours éclairant de François Specq, pour parvenir à la « self-reliance » conceptualisée par Emerson².
- 6 Optimiste, portée par un idéal et par une foi sans faille, Margaret Fuller ne fait pour autant preuve d'aucune naïveté, d'aucun simplisme. Si elle n'accorde aucune confiance

aux hommes pour défendre les intérêts, avant tout l'autonomie et la liberté, des femmes, elle sait aussi dresser la liste de ceux qui, intellectuels, religieux, les soutiennent, et l'humour qui traverse le texte témoigne de la maîtrise et de la maturité intellectuelles de l'auteure.

- 7 L'autre grande singularité de l'approche de Fuller est sa manière de dépasser les clivages de genre et d'interroger les notions de féminité et de masculinité, en optant pour une « conception androgyne de la psyché » (p. 101) lorsqu'elle écrit : « le masculin et le féminin représentent les deux faces d'un grand dualisme fondamental. Mais, en fait, ils ne cessent de passer l'un dans l'autre. Ce qui est fluide se solidifie, et ce qui est solide se fluidifie. Il n'y a pas d'homme entièrement masculin ni de femme purement féminine » (p. 57).
- 8 Ce texte singulier est touchant et d'une grande force, marquée par la spiritualité transcendantaliste : l'alternance permanente des registres, tons et modes, soulignée par François Specq, y est pour beaucoup. Il est l'œuvre d'une intellectuelle accomplie et d'une oratrice hors pair, auteure d'une œuvre considérable, en dépit de sa mort précoce à l'âge de quarante ans.
- 9 L'anthologie que propose Claudette Fillard, spécialiste des mouvements féministes américains³, dessine un tout autre profil de femme, à travers douze textes eux-mêmes de natures différentes et qui donnent un aperçu des multiples talents d'écrivaine et d'oratrice d'Elizabeth Cady Stanton : autobiographiques (extraits de *Eighty Years & More : Reminiscences, 1815-1897* et de sa correspondance), militants (discours, Déclaration de Sentiments et Résolutions issus de la Convention de Seneca Falls en juillet 1848, commentée avec un soin particulier par Claudette Fillard), journalistiques... Tous doivent mettre « en lumière la dynamique d'une trajectoire : celle d'un féminisme et d'une féministe en voie de construction » (p. 12), et ils en dessinent trois étapes : les « premières indignations » de la jeune fille, la « colère irrépressible » de la jeune femme découvrant le sort douloureux de moins privilégiées qu'elle, et enfin, « l'affirmation d'une vocation de militante ». Ils sont par ailleurs complétés par quelques textes cités parfois longuement par Claudette Fillard, à l'instar du très beau discours « The Solitude of Self », prononcé en 1892 par une féministe marginalisée, entrée dans sa dernière décennie, et qui aurait eu toute sa place dans le corps de l'anthologie.
- 10 Elizabeth Cady Stanton est certes comme Margaret Fuller féministe, blanche et issue de la bourgeoisie citadine ; comme son aînée, elle fait de solides études, fréquente les transcendantalistes, et a un rôle de premier plan dans les débuts du féminisme américain sans pour autant occuper la place qu'elle mérite dans l'histoire de celui-ci. Mais si, comme le rappelle François Specq (dans son commentaire de *Des femmes en Amérique*, p. 101), E.C. Stanton trouve, en lançant la première convention féministe de Seneca Falls en 1848, son inspiration dans les conférences de Margaret Fuller et notamment dans *The Great Lawsuit*, son militantisme est avant tout féministe : l'abolitionnisme passe chez elle au second plan, en particulier après l'adoption des 14^e et 15^e amendements à la Constitution américaine, qui reconnaissent le droit de vote des anciens esclaves, mais non celui des femmes. Il est aussi tourné vers l'action, comme en témoignent les discours traduits par Claudette Fillard : la protestation d'E.C. Stanton contre la marginalisation des femmes lors de la Convention mondiale de lutte contre l'esclavage de Londres en 1840, son appel à la convention de 1848, l'article qu'elle rédige en réaction à l'hostilité manifestée par certains représentants des Églises chrétiennes à l'égard de la convention et de la Déclaration de Sentiments, ainsi que,

« grand événement » (p. 88) de la vie publique d'E.C. Stanton, le discours que la féministe prononce devant le Congrès de l'État de New York en 1854 en faveur du droit de vote des femmes.

- 11 Élevée, dit-elle, pour remplacer son frère aîné mort très jeune, elle tente de concilier rôle traditionnel des femmes – la maternité, au premier chef, dans laquelle elle s'épanouit, surtout lors de la naissance de sa fille, à laquelle elle souhaite transmettre le flambeau féministe – et activité politique intense, alors avant tout masculine. Le style des textes ici rassemblés en témoigne : simple, direct, incisif, voire corrosif à l'égard des religieux et des lectures sexistes qu'ils proposent de la Bible : Claudette Fillard souligne son « anticléricalisme qui effaroucha les femmes les plus conservatrices » (p. 35), bien loin en somme de la spiritualité et de l'idéalisme de Fuller dont la féministe s'est pourtant nourrie.
- 12 Même si, et Claudette Fillard le précise à juste titre, on peut émettre quelques réserves sur la manière dont E.C. Stanton se peint dans son autobiographie en figure centrale de la lutte féministe, l'organisatrice de la réunion de Seneca Falls a effectivement joué un rôle considérable, dans une fidélité permanente à ses engagements, avec toutefois un recentrage sur le droit de vote des femmes et un intérêt croissant pour les ouvrières, en dépit d'un certain mépris social souvent perceptible dans ses textes.
- 13 Pour autant, le titre de l'ouvrage édité par Claudette Fillard ne laisse pas d'interroger : la présentation des textes met en évidence l'inscription d'E.C. Stanton dans une histoire longue et rappelle que d'autres, avant elle et avec elle, se sont mobilisées et que les propositions que la féministe formule, y compris dans la Déclaration de sentiments et les Résolutions de 1848 ne sont pas toutes inédites (p. 59). Claudette Fillard propose un intéressant « parcours de mémoire » (p. 195) autour d'E.C. Stanton et de la convention de Seneca Falls et évoque la mythification dont la réunion de 1848 a fait l'objet, entre commémorations officielles (y compris par l'administration conservatrice de George W. Bush en 2008) et muséification, au détriment de Stanton, marginalisée, d'après la traductrice, par ses positions trop radicales (sur le divorce, le droit de vote, la reprise constante des résolutions prises en 1848). Mais en choisissant d'intituler son anthologie « naissance du féminisme », ne prend-elle pas le risque de renforcer ce qu'elle désigne comme un mythe ? Certes, elle accole à ces termes le nom d'E.C. Stanton, dans une entreprise de « remémoration et de réhabilitation » de la féministe (p. 13), mais n'est-ce pas ajouter du mythe au mythe ? La convention de Seneca Falls est largement portée par la féministe, pour autant, E.C. Stanton n'est pas seule dans cette entreprise, et c'est bien l'intérêt des textes ici présentés et de l'appareil critique de Claudette Fillard de restituer non le parcours d'une seule femme, mais celui d'un ensemble de militants et surtout de militantes, parfois divisées, mais souvent solidaires, et la constitution d'un « nous », à l'émergence de laquelle tentent de travailler tant Elizabeth Cady Stanton que Margaret Fuller.

NOTES

1. Michelle Perrot, *Les femmes ou les silences de l'histoire*, Paris, Flammarion, 1998.
 2. Cf. Ralph Waldo Emerson, « Self-reliance », in *Essays* (1841), publié en français dans *La confiance en soi et autres essais*, Paris, Rivages Poche, 2000.
 3. Elle a notamment publié, en collaboration avec Colette Collomb-Boureau, *Les mouvements féministes américains*, Paris, Ellipses, 2003.
-

AUTEURS

ISABELLE LACOUÉ-LABARTHE

IEP de Toulouse, LaSSP (Laboratoire des sciences sociales du politique)